

LE CONQUET

de PENZER à KERMORVAN



Bulletin communal

Kannadig-kêr

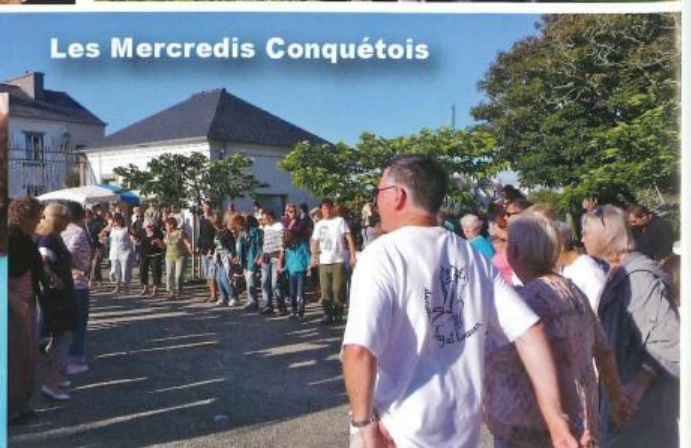
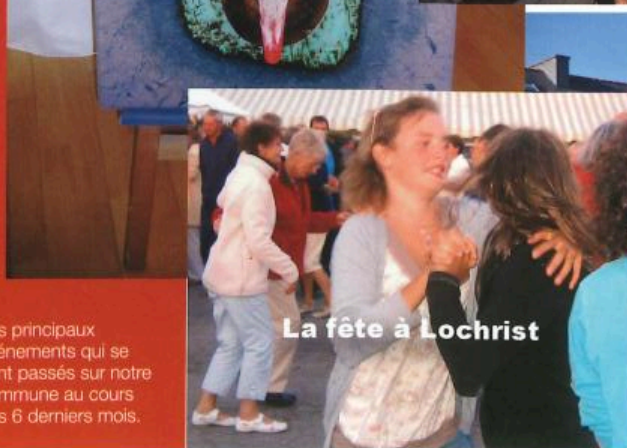
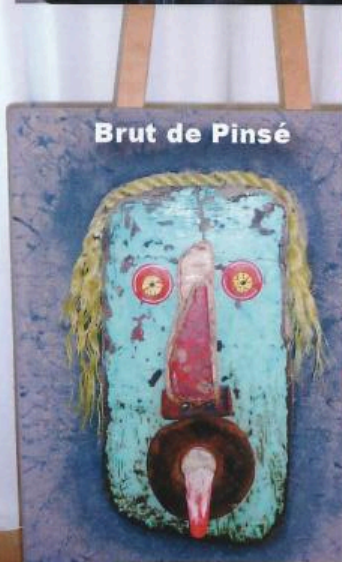
N° 88

Numéro "Spécial Patrimoine"

Janvier 2011

ÉVÉNEMENTS 2010

Janvier 2011



Les principaux événements qui se sont passés sur notre commune au cours des 6 derniers mois.

Éditorial - Pennad-stur

Français / Galleg

Comme toute vie privée, la vie communale est faite de temps faibles et de temps forts. Les événements qui la ponctuent varient en intensité et en importance; que ce soit dans les relations avec les personnes (concitoyens, associations, conseil municipal, personnel, administration...) ou dans les travaux, il est un point qu'un maire peut rarement utiliser, c'est le point final. Il y a toujours des derniers détails à régler, des avancées à poursuivre, des progrès à réaliser. Ce qui a été accompli est souvent une invitation à aller plus loin. Ainsi l'obtention du Pavillon Bleu incite à rechercher un autre label (Station Verte); le premier prix départemental de fleurissement pousse à travailler pour cueillir la 1ère fleur des Villes et Villages Fleuris.

Les points de satisfaction ne manquent pas : chacun s'accorde par exemple à reconnaître la qualité des fêtes de l'été sur le parvis de la mairie, sur le quai du Drellach ou à Lochrist, l'amélioration sensible des conditions de vie et de travail apportée par le nouveau préau et le nouvel agencement de l'école Jean Monnet... Certes, en cette fin d'année, quelques points d'interrogation subsistent sur le plan économique : les transactions concernant l'ex-hôtel Sainte-Barbe n'ont pas encore abouti, mais toutes les parties prenantes font cause commune pour trouver la meilleure issue; il en va de même pour le Camping municipal des Blancs-Sablons. Comme d'autres problèmes d'ordre commercial sont en passe d'être réglés, il faut croire que tout peut évoluer favorablement pour peu que l'on aide le destin. N'oublions pas l'adage: « Aide-toi, le Ciel t'aidera ! »

Si vous passez devant l'église , levez la tête et vous verrez que la statue de St Jean a retrouvé la sienne! Ils étaient nombreux ceux qui n'y croyaient plus et voilà que , juste avant Noël, autour du Christ aux liens, l'équilibre est restauré. Je veux y voir un signe d'espérance, la preuve que rien n'est jamais définitivement perdu. St Jean a un regard empreint de sérénité, c'est dans cet état d'esprit que je vous engage à vous tourner vers 2011 et comme je n'ai pas le droit d'utiliser un point final, je ponctuerai mon « Bonne Année » de trois points d'exclamation.

Bonne Année !!!

Xavier JEAN, Maire

Langue bretonne / Brezhoneg

Evel ma vez kont e buhez mab-den e vez amzerioù pouezus hag amzerioù dibouez e buhez ur gumun. An darvoudoù a c'hoarvez hed-da-hed dezhi zo diseurt o nerzh hag o fouez. Pe e vefe en darempredoù gant an dud (kenvourc'hizien, kevredigezhioù, kuzul-kêr, koskor, melestradur...) pe el labourioù, ez eus un arouezenn na c'hall ket bezañ implijet alies gant ur maer : ar pik diwezhañ. Atav e vez munudoù da reizhañ, labourioù da gas pelloc'h, gwellaennoù da zegas. Broudet e vezer alies da vont pelloc'h gant ar pezh zo bet sevenet. Tapout ar Pavillon Glas a ro c'hoant d'an den da dapout ul label all (Kêr C'hlas) ; priz kentañ an departamant evit ar bleuniañ a atiz an den da labourat evit kutuilh bleunienn gentañ ar C'hêrioù hag ar C'hêriadennoù bleuniet.

An abegoù da vezañ laouen ne vankont ket : pep hini a sav a-du evit lavaret pegen mat e oa bet gouelioù an hañv



war leurenn an ti-kêr, war gae an Drellac'h pe e Lokrist, ha penaos eo bet gwellaet ar vuhez hag al labour gant an disglavenn nevez hag an aozadur nevez er skol Jean Monnet... Evel-just, e fin ar bloaz-mañ, e chom un nebeud traoù diasur war dachenn an armerzh : n'eo ket deuet da benn vat c'hoazh ar marc'hata evit al leti kozh Santez-Barba met savet eo an holl gevrennoù a-du evit klask an disc'h gwellañ ; heñvel dra evit tachenn-gampiñ kêr, er Gwendraezh. Kudennoù all a

denn d'ar c'henwerzh zo war-nes bezañ renket, setu m'eo dav krediñ e c'hall pep tra dont da vat pa vez roet harp d'ar blanedenn. Arabat dimp ankounac'haat ar c'hrennlavar : « Doue a sell ouzh an den pa laka e grezenn e yen ».

Ma c'hoarvez ganeoc'h tremen dirak an iliz, savit ho penn 'ta hag e weloc'h eo bet adkavet hec'h hini gant delwenn Sant Yann ! Kalz a dud ne gredent ket ken en drase, ha setu, just a-raok Nedeleg, m'eo bet adkavet ar c'hempouez en-dro d'ar C'hrist azezet. Seblant a esperañs am eus c'hoant da welet en drase a brou ne vez ket kollet netra da viken. Leun a sederidigezh eo sell Sant Yann, ha heñvel eo ma spered pa vroudan ac'hanoc'h d'en em dreiñ war-du 2011. Pa ne'm eus ket gwir d'ober gant ar pik diwezhañ, e lakain tri fik-estlamiñ goude ma « Bloavezh mat ».

Bloavezh mat deoc'h !!!

Xavier JEAN, Maer

Bezхинаer war «Enez ar Grichen»

Goémonier sur l'île aux Chrétiens 1923 - 1926

On ne dira jamais assez le pouvoir des mots. Quand Paul Le Lann au soir de sa vie confie à un vieil agenda solidement relié ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, ce sont des images fortes qui viennent s'ancrer dans la mémoire de ses enfants et de ses petits-enfants...



Né le 20 janvier 1908, dans une famille modeste du village de Kervriou en Lampaul-Plouarzel, Paul n'était pas appelé plus qu'un autre à quitter le continent pour travailler aux îles. Alors que son père naviguait sur les gabares transportant du sable vers Brest, sa mère entretenait une petite ferme qui assurait l'essentiel de la nourriture quotidienne. La famille ne roulait pas sur l'or, mais l'amour des parents, la piété filiale qui allait de soi à l'époque, la solidarité dans la fratrie, la foi transmise et vécue à travers la lecture quotidienne du *Buhez ar zent* (La vie des saints) et la prière en commun, tout cela avait le goût du bonheur.

Pourtant, dès 1917, le ciel s'assombrit. La mort de la grand-mère maternelle amène la famille à déménager au village de Kernaëret, dans une maison proche de celle du grand-père, Prosper Kérébel, goémonier de son état. Le 11 juillet

1918, le père, gravement malade, décède. Marie- Gabrielle, la maman se retrouve veuve à 35 ans sans allocation particulière, bref sans ressources. Les garçons vont devoir assurer.

Et voilà comment à 15 ans, en 1923, Paul s'en va rejoindre deux de ses frères, Prosper et François, qui sur les conseils du grand-père ont gagné l'île aux Chrétiens pour la récolte du goémon de rive. L'île aux Chrétiens, un îlot, une minuscule parcelle de la commune du Conquet ancrée dans l'archipel de Molène (300m de long, 100 m de large) à quelques encablures de Triélen, autre terre conquétoise. Leur seul moyen de transport, un vieux canot appartenant au grand-père. Pour le goémon, pas de cheval ni de charrette, tout se fait à la civière. Leur « maison », une « hutte creusée dans la terre et recouverte de débris de toutes sortes et d'algues séchées ». Le ravitaillement à Molène par beau temps, sinon à Triélen. Là règne Jean Floch du Conquet qui se trouve être aussi le « patron » de l'île aux Chrétiens : il fait crédit pour les vivres et prélève pour son propre compte le quart des bénéfices !

Les algues étaient collectées sur le rivage au gré des marées et en juillet, on procédait au brûlage. Les

pains de soude ainsi obtenus pouvaient peser jusqu'à 150kg; en fin de campagne en 1923, les trois frères eurent la satisfaction de voir le fruit de leur travail, soit 30 tonnes, regagner le continent sur un voilier venu de Lampaul avec un responsable de l'usine locale. L'argent récolté permit de régler toutes les dettes de la famille et de faire construire aux chantiers Morvan à L'Aber-Ildut un petit bateau de 7 à 8 tonneaux. Le nom qui lui fut donné, « L'Avenir des orphelins », montre bien que les frères Le Lann sachant d'où ils venaient savaient aussi où ils allaient! Dans le même temps ou presque, avant l'hiver 1924, deux maçons de Plouarzel, le père et le fils Thepaut, construisirent une maisonnette sur l'île. Une petite fenêtre, des gouttières pour récupérer l'eau de pluie, un peu de douceur dans un univers salé, le luxe !

Un événement particulier mérite d'être relaté et pour mieux le vivre il convient de laisser Paul le raconter avec ses propres mots... « Cet hiver se produisit un raz de marée. Le bateau avait appareillé un samedi soir de décembre 1924 ou janvier 1925, pour aller se ravitailler à Lampaul et je restais seul sur l'île. Le lendemain, vers 5 heures, je fus réveillé par un bruit d'enfer terrifiant. J'allumais un bougie pour me





Triélen et l'île aux Chrétiens

rendre compte de l'heure...Je consultais l'annuaire des marées de l'Almanach du Marin breton pour me rendre compte de la hauteur de la pleine mer; il relatait aussi 5 heures. J'eus un soulagement, car la mer risquait à ce moment de tout emporter. J'étais saisi de panique et de frayeur et, au jour, j'eus la désagréable surprise de constater que presque la totalité de nos meules de goémon étaient enterrées dans le sable ou complètement renversées. Quand la mer s'est retirée vers 11 heures, je pris le parti de me réfugier à l'île Triélen. Les coefficients étant forts, il était facile d'aller d'un îlot à l'autre. Ayant de l'eau presque jusqu'aux épaules aux endroits les plus profonds, j'avais eu soin de faire un paquet de mes vêtements et de poser le tout sur ma tête... J'étais décidé à ne pas retourner à la petite île tant que la mer ne serait pas calmée. Ainsi il fut décidé que je reste à Triélen jusqu'au retour du bateau de Lampaul. J'aidais de mon mieux à la besogne de la ferme, je mangeais et couchais chez eux...Le jeudi suivant, je vis arriver « L'Avenir des orphelins » toutes voiles dehors. Mes frères vinrent me prendre en youyou après s'être rendu compte des dégâts occasionnés par ce raz de marée. Comme le vent s'était orienté au NE, le temps devint sec et froid, ce qui nous permit de récupérer la majeure partie du goémon ».

Entre deux campagnes, en août et en septembre, les frères n'oubliaient pas la petite ferme de Lampaul. Le goémon noir des îles venait amender les champs de Kervriou. Le goémon ne les quittait plus; sans aucun doute, il leur

collait à la peau ! Il faut dire que le tonnage de soude obtenu chaque année (36 tonnes en 1924, 34 en 1925) leur donnait du cœur à l'ouvrage. L'aventure aurait dû continuer; pourtant, au début de la campagne 1926, elle prit fin à cause d'un malentendu entre le patron et eux. Problème de pourcentage sur les bénéfices ? Paul n'est pas très explicite sur le sujet. La maisonnette fut abandonnée, « L'Avenir des orphelins » vendu ! Paul et ses frères devinrent gabarriers.

Après son service militaire, il est embarqué au pilotage le 3 juillet 1930. Durant la guerre, de juin 1940 à mai 1945, il fera la pêche à Molène et reviendra finir sa carrière au pilotage comme maître d'équipage sur « La Parquette », bateau-pilote de la station de Brest. Lui qui aura vécu toute sa vie au contact de la mer lèvera définitivement l'ancre le 20 mars 1984, à l'âge de 76 ans.

Post-scriptum : Dans ses souvenirs, Paul Le Lann consacre une page à l'île de Triélen dans les années 1920. Voici quelques détails intéressants sur la vie dans cette île de 2 km de long et 600m de large. Pour faire tourner leur ferme, les époux Floch s'assuraient les services de deux jeunes femmes de ménage, venues cacher là des enfants naturels, et d'une vingtaine de domestiques, pour la plupart des repris de justice, payés en « liquide » : 2 à 3 litres de vin rouge chaque dimanche ! A la Saint-Michel, les domestiques qui n'avaient pas de dettes gagnaient Le

Conquet; c'est alors qu'avait lieu un curieux échange. Ceux de Triélen s'embauchaient pour Quéménès et vice-versa ! Après une semaine de bordée, tout ce beau monde reprenait pour un an la route des îles.

Les ressources en eau de qualité médiocre (eau saumâtre) étaient assurées par un étang de 500 mètres de pourtour et un puits. En dehors des légumes, éléments essentiels de l'alimentation de tous les jours, on cultivait du blé, du seigle, de la luzerne et des betteraves. Cinq chevaux étaient utilisés pour les travaux des champs et la collecte du goémon. On dénombre aussi 6 vaches, 60 porcs, des poules et des canards ... Un four permettait de cuire le pain.

Si les hommes et les animaux donnaient vie à l'île, la mort n'était pas pour autant absente. A l'est des habitations, il y avait un cimetière d'une vingtaine de tombes où avaient été enterrés les îliens victimes d'une épidémie de choléra dans les années 1880-90. Toute la population de l'île ou presque fut anéantie; un survivant, un domestique, assura l'inhumation de ses camarades. Ces informations, Paul Le Lann les reçut en 1925 à Triélen de la bouche de l'intéressé. Suite aux événements, le bonhomme avait gagné le surnom de « Santez Doue » !

L'agenda de Paul Le Lann fourmille de détails pittoresques et prenants; il n'a pas été possible d'en rendre compte in extenso. Je me suis attaché à mettre en lumière une période cruciale de sa vie et je tiens à remercier vivement la famille, spécialement son fils Paul qui réside au Conquet et son petit-fils, Olivier Hairie, pour nous avoir permis de feuilleter des pages privées de notre histoire commune.

Marcel Quellec



BISTROTS D'ANTAN



" Ah parlez-moi des tavernes et buvettes de jadis ! (...) Et des patronnes, lentes, pour ainsi dire liturgiques, se ramenant, le torchon sur l'épaule sous votre nez : "et pour vous ce sera ?" X. Grall

On a beau chercher, de Lochrist aux Blancs-sablons on n'en trouve plus que six.

Cessation d'activité, mauvais sort, chiffre d'affaires en chute libre, les uns après les autres nos bistrots ont fermé. Leurs fonds de commerce de taille modeste étant pour la plupart partie intégrante du logis, c'est tout naturellement qu'ils se sont effacés.

Il y avait un café là ??

Ici et là on en dénombre de 33 à 36 selon les sources. J'aurai ici en référence l'excellent travail effectué par Francis Arzel dont on trouvera la liste ci-après.

Où se nichent-ils?

Le client potentiel favorisant l'implantation, la plus forte concentration se retrouve au centre ville : le nord de la rue Poncelin et l'ouest de la rue Jourden en regroupent le tiers environ. Un peu plus épars ensuite, ils s'agglomèrent de nouveau autour de pôles d'activités professionnelles (le port ou la gare) ; saisonnières : (plages), ou, sauf votre respect : liturgique (3 établissements au sortir de l'église).

Du temps où la marche n'était pas forcément un loisir, et surtout où le charroi assurait tout transport digne de ce nom nous sont parvenus des "rades" aux endroits étonnants peut-être aujourd'hui, étapes très appréciées des routiers d'alors : (Marie Noz/ Talabay).

Lochrist : à la fois centre géographique et pôle de l'activité agricole ne regroupe pas moins de trois bistrots.

Il y en a forcément un près de chez vous !! Proximité et affinité engendrent une clientèle d'habitues. Quand je dis habitué, je parle de celui qui, le temps de saluer la compagnie, pouvait aller déguster son verre à sa place sans avoir eu à commander quoi que ce soit ; celui à qui on ne parle d'argent qu'en fin de mois pour régler son croum, et dont l'absence ou le retard imprévu suscite de vives inquiétudes. Le client de passage, parisien de la haute saison ou brestois du dimanche, est rapidement jaugé et testé, et, selon le verdict, ce Mr Brun se retrouve ignoré de tous ou le plus souvent vient faire le quatrième aux cartes.

Car on s'amuse beaucoup dans ces caboulots, simplement, en jouant aux cartes : pratique commune à presque tous les cafés mais dont le quartier général est "chez Ferrario." La coinchée (manille) est le

jeu le plus pratiqué avec la belote bien sûr. La boule bretonne a ses deux établissements de prédilection ; pratiquement face à face aux abords immédiats de l'église : Titine et Germaine d'un côté et François Floch de l'autre. Ces deux endroits ne désemplissaient pas surtout en fin de semaine. Allées couvertes chez les unes et à ciel ouvert chez l'autre, les boules de bois s'entrechoquant ou frappant les palissades de bois, sons du dimanche...

Que ce soit aux cartes ou aux boules les perdants sont tenus de payer la tournée, car il ne faut tout de même pas oublier la vocation première du zinc : boire un coup !!

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'éventail de boissons proposées est assez large.

Si le vin rouge ordinaire (ou blanc) au verre ou au quart, le bock et le café, tenu au chaud sur un coin de la cuisinière, constituent à eux seuls la grosse part des ventes, chaque région vinicole est aussi représentée par un ou deux crus, souvent, et j'insiste, de très bonne qualité. Je n'ai pas gardé en mémoire le nom des clos et autres châteaux car l'appellation communément utilisée était : "trois-quarts"...

Le whisky il faut plutôt voir ça du côté du cinéma de la rue Le Gonidec ; mais la gamme d'apéritifs français proposée (voire italiens) est impressionnante, alcools et liqueurs sont aussi nombreux.

Aujourd'hui pour beaucoup oubliés... ils ont longtemps égayé les cœurs et les palais des clients, des piliers du bistrot...

Des patrons et de leurs clients c'est un livre qu'il faudrait faire, il y a tant à raconter ; comme ce babordais (dans le ton) amical et râleur, organisant le jeu sur les allées de boules en plein air et assurant également le service au comptoir, sa couperose prononcée lui valut les surnoms dignes des grands westerns d'alors.

Et quand Anne-marie règnait sur le rectangle éclairé du bar tabac, inutile d'élever le ton, d'un simple regard appuyé elle pouvait faire taire jusqu'au clairon d'un mélomane de la clientèle, et non des moindres, lui signifiant, sans un mot, qu'avec ses amis il pouvait continuer à descendre le Yang Tsé Kiang si ça lui chantait : mais deux tons plus bas !!!

Des jours de fête il en est un qui, pour les bistrotts, en particulier du côté de la gare, était un véritable branle-bas : le pardon. Il se situait alors sur la petite place au niveau du rond-point d'aujourd'hui. Embaucher pour le service s'avérait nécessaire : par cars entiers les gens venaient de Lampaul et d'ailleurs. Quant aux locaux, c'était l'occasion de changer un peu

de quartier ; ainsi ces patrons pêcheurs s'adressant à la patronne : « Tu vois Augustine heureusement qu'il y a le pardon, au moins on peut venir te voir une fois dans l'année ». C'était dans l'ordre des choses, et tout était bien !

Jean-Luc Hébert



Liste des bars du Conquet de 1935 (voire avant), à nos jours.

- | | |
|--|---|
| 1 - La Forge / Richard / Priol : Pen ar Ru Lochrist | 20 - Hôtel restaurant Le Bretagne Mr Daniel et ses enfants |
| 2 - Hervé Cléac'h / Lochrist | 21 - Chez Eugène et Jeannette Floch |
| 3 - Lucie Floch / au coin de la rue Surcouf Lochrist | 22 - Chez Lansonneur / boucherie |
| 4 - chez Tanguy / Marie Noz face au chemin des Dames route de Lochrist | 23 - Chez Charley et Ninon : bar des sports (ex union des docks) |
| 5 - Ferrario / bar/ dancing angle Albert de Mun /pasteur | 24 - Bar-dancing chez Marie Gall / Mme Cloitre / Derat / Antonio. |
| 6 - Chez Kersaudy (dit le poilu) | 25 - Hôtel restaurant de la pointe Sainte Barbe |
| 7 - Chez Gouriou / G. Bléas / Grovel auberge de l'église / restaurant | 26 - Portez bar... |
| 8 - Chez Courtes Job / Fr. Floch dit peau rouge ou visage pâle selon../ boules | 27 - L'abri du Marin chez Marie Balcon et Julien Le Bras |
| 9 - Chez Gahagnon titine et Germaine / tabac / boules | 28 - La Taverne chez tante Vonne et tonton Pierre (crabes et homards) / aujourd'hui Restaurant et bar |
| 10 - Chez Jourden Zaza et Marie Louise / épicerie. | 29 - Au retour des îles chez Jeannot Petit (à gauche en montant) |
| 11 - Chez Charles Castel / boulangerie. | 30 - Chez Maria Jean Bec à l'angle de la venelle |
| 12 - Chez Godefroy/ Joss: la dépê-che, le vieux logis. | 31 - Restaurant et café du port / Marie "penndu"/ Jeanne Quémeneur /Henri Riou. |
| 13 - Chez Joséphine Floch : le lion d'or / restaurant. | 32 - Hôtel de la mer/ La Pipe : Botquélen/ Mme Couture |
| 14 - Chez Menguy / talabay | 31 et 32 aujourd'hui Hôtel restaurant. |
| 15 - Chez Adrien et sa fille Augustine Floch : l'estaminet / gare | 33 -chez Coppy / Gendrot : quai du Dreillac'h |
| 16 - Chez Dédée la gare / Paul Hébert : café de la gare | 34 - Le Pen Ar Bed chez Ch. Castel aujourd'hui hotel / bar le Bout du Monde |
| 17 - Chez Pauline Rivoallon / restaurant étape de l'hirondelle (diligence) aujourd'hui le Dagenta. | 35 - Saliou : sur la dune aux blancs sablons |
| 18 - Chez Lannuzel / Gouriou : rue Bernard (louis Pasteur) | 36 - l'Abordage / Loulou Léon / P.L'Haridon |
| 19 - Chez Anne Marie et Paul Perrot : Le Narval aujourd'hui toujours le Narval | |

Note : toute précision ou correction éventuelle est la bienvenue.

DEUX COMMUNAUTÉS QUI S'IGNORENT ?



Petite fille dans les années 50, j'entre à l'église et m'assieds à l'emplacement désigné par Sœur Charles pas très loin de l'harmonium parmi une kyrielle d'enfants, les filles d'un côté, les garçons de l'autre.

Sur les bancs derrière nous se tiennent les femmes, coiffées de chapeaux et de foulards. Dans le transept gauche : les pêcheurs, dans le transept droit, les paysans.

Ces deux communautés s'ignorent-elles ? Oui, en apparence ; il est vrai qu'elles pratiquent des métiers très différents à des horaires peu compatibles à l'époque.

Cependant, ces hommes, devenus par atavisme familial pêcheurs et paysans, ont fréquenté la même école dans leur enfance et courtisé les mêmes jeunes filles dans leur jeunesse. Ainsi, mes deux grand-mères d'origine paysanne ont épousé l'une un patron pêcheur, l'autre un marin de commerce.

Lieu de rencontres par excellence : la sortie de l'église ; les femmes se dirigent vers les boulangeries pour le traditionnel gâteau du dimanche et les hommes vont vers leurs cafés habituels et dans certaines circonstances exceptionnelles : jour de la St Jean, jour de leur anniversaire, jour du Pardon, chacun pouvait transgresser ses habitudes et s'aventurer, qui jusqu'à la gare, qui jusqu'au quai du Drellach, voire, en-

core plus rare, dans les bistrotts du port !

Ah ! Le jour du Pardon ! L'occasion est belle d'approcher les filles (toutes en jupe à l'époque) sur les casse-gueules s'élevant haut vers le ciel et pour cela forts appréciés.

Pour fanfaronner et montrer sa force et son habileté, on se livre aussi, lors des fêtes paroissiales, à des jeux traditionnels tel le tire à la corde qui requérait outre la puissance pure, une certaine dose de stratégie : où placer les plus forts ? Les plus malins ? Quand donner du mou pour tromper l'adversaire ? L'opportunité était belle, comme l'était la danse autrefois, de se montrer à son avantage ...ou non.

Autre occasion de rencontres moins festives hélas : les enterrements. Aller de l'église du Conquet au cimetière de Lochrist, au pas du cheval, laisse suffisamment de

temps pour quelques escapades dans les bistrotts jalonnant la route et dans les maisons amies. Hormis les premiers rangs de la famille affligée, le cortège arrive parfois quelque peu défilé au cimetière.

Occasion plus riante : la bénédiction de la mer, au cours de laquelle s'entassent dans un joyeux mélange : pêcheurs, paysans, commerçants, ouvriers et même les premiers touristes.

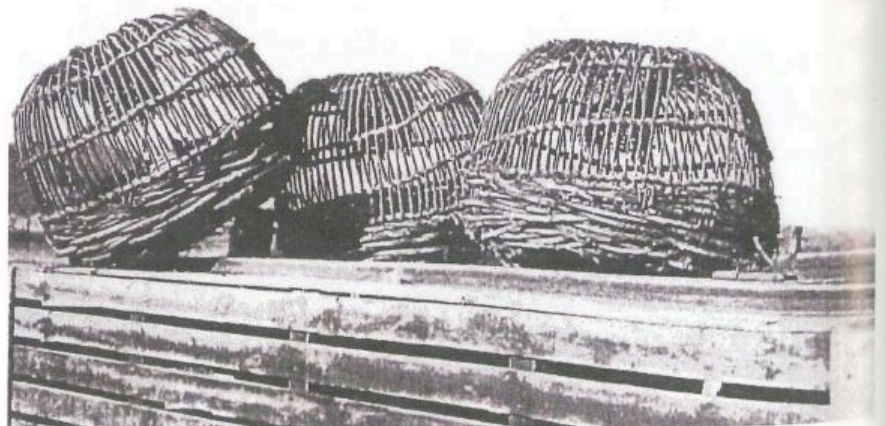
Et enfin, trois ou quatre fois dans l'année, lors des grandes marées, les pêcheurs prennent à leur bord quelques types de la campagne amateurs de pêche à pied acharnés à cueillir la crevette et à découvrir l'ormeau.

L'équinoxe d'automne passé, vient la saison de la fabrication des casiers à homards avec du haleg et de l'osier, achetés à la campagne, soigneusement choisis auprès des meilleurs paysans et qui enivrent par leur odeur chaude, douce et poivrée à la fois, nos papilles d'enfants.

Dernier contact auquel j'ai assisté entre ces deux communautés à la fin du vingtième siècle : un paysan amoureux des chevaux est venu demander à mon ami patron pêcheur de lui préparer deux longes de chanvre avec de belles épissures pour présenter ses juments suitées lors d'un comice agricole.

Fin d'une époque révolue ...

Annie LE GOASTER



SOUVENIRS D'ENFANCE :

UNE VEILLÉE DES PREMIERS JOURS DE L'AN

Ce soir, le travail a été fait un peu plus tôt que d'habitude et on a mangé plus léger. Dans les crèches, l'étable et l'écurie, le calme règne ; les animaux sont assoupis. A la maison, rien de tel ! Chacun s'affaire ; manteaux, cache-nez, gants, chaussons, sabots, tout est rassemblé. Il faut s'équiper pour affronter la nuit et le froid qui s'est installé depuis Noël. Les chaussons neufs ont un peu de mal à rentrer dans les sabots, il faut jouer de la pointe et du talon. Avec ces coups plus ou moins rythmés, l'excitation grandit encore. Une dernière dispute pour savoir qui aura droit aux piles Wonder et nous voilà près de la porte.

A peine celle-ci est-elle fermée que l'on s'inquiète de savoir qui a la clé ! La question tranchée, la petite troupe se met en route. La nuit est claire, le ciel piqueté d'étoiles. Un petit vent d'est nous pince le nez ; les larmes nous viennent aux yeux et pourtant c'est la joie qui nous habite. Comme par enchantement, le « *straed vouilhenn* » (le chemin boueux) souvent impraticable en hiver est sec, la glace a tout figé. La prudence reste de mise ; un peu de lumière n'est pas de trop pour éviter les trous laissés par les pattes des chevaux et les ornières. Le claquement de nos pas et les faisceaux de nos piles affolent quelques merles tapis dans les ronces et les aubépines. Cette marche nocturne dans les chemins creux a quelque chose de féérique, elle nous mène vers Kerzavar, la ferme d'en bas de chez nous où a lieu ce soir une des veillées traditionnelles de début d'année...

La chaleur de la maison nous fait du bien. Poignées de main, embrassades, bonsoirs et bloavezh mat ponctuent ce début de soirée. Nous sommes les premiers ; mais à peine avons-nous eu le temps de déposer nos vêtements que des voix se font entendre dans la cour. La porte s'ou-

vre. « *Doe d'ho pennigo* » (Que Dieu vous bénisse). Sans le voir, on sait qui a parlé. Pas de doute ? Feñchig Kervidré est là et nous gratifie de sa salutation favorite.

Nous voilà tous réunis. Sur la grande table, les jeux de cartes et de société, les boîtiers de dominos attendent les joueurs. Il ne reste plus qu'à former les équipes. D'emblée, les adultes penchent pour la belote, les enfants et les femmes pour les dominos, les pt'its chevaux, le jeu de l'oie ou les dames. Des exclamations de victoire ou de dépit ponctuent les parties ; des coups de poing rageurs frappent la table. Aux dominos, certains se réjouissent d'avoir de la suite dans leur jeu, d'autres sont « boud » ! Devant chaque joueur, à la distance qu'il faut pour ne pas gêner et rester malgré tout accessible, un verre. Du vin pour les hommes, du « *Pschitt* » - la boisson qui dit son nom quand on débouche la bouteille - pour les autres. Les « *belotes et rebelotes* », les revanches et les belles, tout cela creuse. Les aiguilles de la pendule ont dépassé onze heures ; les joueurs sont invités à finir les parties : on va passer aux choses sérieuses.

Les plats de charcuterie abondamment garnis sont apportés. Pâté, saucisson, andouille, lard, jambon, la tentation est trop forte ! Vite un couteau, une tranche de pain, une tranche de pain de trois livres ! Quel régal ! Manger à une heure inhabituelle, c'est cela la fête. Comme par magie les langues se délient ; la concentration réclamée par les jeux n'est plus de mise. Place désormais aux nouvelles du quartier, aux problèmes de culture et d'élevage et surtout à ce que nous, les jeunes, nous attendons chaque année les souvenirs des anciens. Nous avons beau en connaître la plupart, nous ne nous lassons pas d'entendre les histoires de la dernière guerre, en

particulier les tribulations des familles fuyant les bombardements et préférant se réfugier dans les grottes de Porsliogan ou de Pors Padel plutôt que de griller dans l'abri de fortune creusé sous le tas de foin. Le brave soldat allemand qui faisait la tournée des fermes pour récolter quelques victuailles et laissait tomber volontairement des morceaux de charbon ; parfois il siphonnait le réservoir de son véhicule et donnait un peu d'essence bien utile pour le moteur de la batteuse. Le sergent, surnommé le « *sergent noir* », en villégiature à Kervouroc, qui venait chaque soir vérifier si tous les habitants de la maison étaient dans leur lit. Les exploits de notre grand-père qui dans sa jeunesse défiait les lois de l'équilibre en faisant le poirier sur la pierre plate des davieds, ceux de Feñchig braconnant avec Miskoz, Kiki et Pompon, des chiens de garde dont il avait fait de fins limiers.

Tout cela est si passionnant qu'on oublierait presque de manger ! Pourtant, ce n'est pas fini. Voici venir les gâteaux de pâtisserie, le café ou le tilleul. On est bien, mais tout a une fin. Il est plus de minuit ; il va falloir s'habiller et affronter à nouveau le froid de la nuit.

Sur le chemin du retour, nous prenons un peu d'avance pour nous cacher derrière un talus. Quand la troupe des marcheurs passe à proximité, nous surgissons en poussant de grands cris. On se fait rouspéter, mais on sait qu'il n'y aura pas de suites ; cela fait partie du rituel ! Chacun regagne ses pénates. Une bonne bouillotte et au lit. Le sommeil nous prend mais nous laisse le temps d'une douce pensée fugitive : la semaine prochaine, la veillée aura lieu chez nous.

Marcel Quellec

UN RÉSISTANT CONQUÉTOIS : ALBERT LE BARS

Par décision du conseil municipal du 14 décembre 2009, et pour répondre à une requête de l'Union nationale des combattants Le Conquet - Trébabu, le nom d'Albert Le Bars a été donné à la venelle jouxtant son ancien domicile. Qu'a-t-il fait pour être ainsi honoré ?



En 1921, Albert LE BARS s'engage au 2ème RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale) à Brest. Il a 18 ans. Après ses classes, il est affecté au 1er régiment mixte Indochinois « Armée Française du Levant », où il se distingue ; il est décoré à 20 ans de la Croix de Guerre « Etoile de bronze » des TOE avec citation à l'ordre du régiment pour son comportement lors d'un combat contre une bande de rebelles « tchéts » en Syrie.

Les campagnes outre-mer se succèdent : Indochine, Cochinchine, Maroc, Syrie, Djibouti et Algérie. En Décembre 1936, la Médaille Militaire lui est décernée, il est adjudant-chef depuis déjà 5 ans.

Début 1937, après 16 ans de service, Albert LE BARS quitte le service actif.

Il est mobilisé le 3 Septembre 1939 puis promu sous-lieutenant.

Le 13 Juin 1940, la guerre fait rage et Albert LE BARS se trouve dans la Meuse. Après avoir remarquablement résisté à l'ennemi sous un feu violent, il conduit au décrochage de sa section, surprise par des éléments motorisés très supérieurs en nombre. Bien que blessé par une balle de mitrailleuse à l'épaule gauche, il conserve son commandement, faisant ainsi preuve de courage et d'énergie.

Une citation à l'ordre de l'armée avec étoile de vermeil lui est décernée avec sa deuxième Croix de Guerre. Plus tard, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur.

Il est fait prisonnier le 22 Juin. Six mois plus tard, bénéficiant de dispositions accordées aux ouvriers des arsenaux, il rejoint sa Bretagne natale et retrouve la Direction des travaux du port de Brest.

Mais sachant où est son devoir, il rallie la résistance en Mai 1943.

Le 6 Août 1944, il rejoint le maquis et est nommé Capitaine sous les ordres du commandant FFI de Brest, le Colonel FAUCHER. Il commande la compagnie de Saint Renan, formée à Tréouergat le 14 Août 1944.

A l'arrivée des Américains pour libérer la région, son courage et son



sang froid lui valent d'être nommé officier de liaison auprès du Colonel RUDDER, commandant le 2nd Rangers, qui dirigeait les opérations et était particulièrement chargé du « nettoyage » et de la prise de la région fortifiée du Conquet.

Dans cette mission, sa parfaite connaissance du terrain de Brest à Lanilis fut précieuse pour les forces alliées ; grâce à lui des vies humaines furent épargnées.. Ces dernières actions lui valurent la troisième Croix de Guerre.

« Son initiative personnelle, son aptitude au commandement et son esprit de sacrifice ont été hautement appréciés et ont contribué pour une large part à la bonne coordination entre les FFI et le 2nd Ranger » (propos du Lt Colonel RUDDER).

Le Lieutenant-colonel FAUCHER parlait d'un « Officier de grande valeur, dynamique courageux et énergique...qui a contribué par son action personnelle au succès tactique des opérations de Corsen, Kerveledan et du Conquet ».

*Roger Coguiac
UNC Le Conquet*

*Informations provenant du site
« le Penn ar bed en guerre »*

L'AMIRAL EMILE GUEPRATTE «FIRE-EATER» (LE MANGEUR DE FEU) UN AMOUREUX DU CONQUET ET DE LA POINTE SAINT MATHIEU

Il est des personnages qui, par leur comportement, leur caractère, leur talent ou leur courage marquent durablement leur époque en laissant aux générations suivantes, et aux jeunes en particulier, un modèle de vie basé sur des valeurs universelles et patriotiques. **Emile - Paul - Aimable GUEPRATTE** fait partie de ces hommes d'exception que la mémoire collective ne doit pas oublier.

Pendant la première guerre mondiale, des milliers d'hommes se couvrirent de gloire. L'un de ces héros, exemple de bravoure exceptionnelle, fut l'Amiral GUEPRATTE. Ce n'est pas seulement la France qui sut reconnaître les qualités de chef de ce Breton d'origine, ce sont également les anglais qui ont enseigné à leurs enfants les mérites de cet homme, qu'ils ont surnommé « Le mangeur de feu ».

Le mangeur de feu dans l'expédition des Dardanelles

Né à Granville le 30 août 1856, Emile Guépratte poursuit ses études au lycée impérial de Brest, il entra ensuite à l'école navale. Après avoir commandé en 1905 le cuirassé Jeanne d'Arc et le cuirassé Marseillaise, après avoir été nommé Contre - Amiral le 2 septembre 1912, il a reçu le commandement du front de mer à Brest. Au début des hostilités en 1914 il est rattaché à la première division navale en Méditerranée.

L'Amiral Guépratte assure alors la protection des troupes entre l'Algérie et la métropole ainsi que la surveillance du détroit de Sicile ; mais ces missions ne suffisent pas à cet homme hors du commun. Il demande avec insistance, à ses supérieurs, un commandement plus proche de l'action. Il est alors envoyé à Port SAÏD pour colla-

borer à la protection des convois britanniques de l'armée des Indes. Il est affecté avec sa division à la force navale britannique de l'amiral Hamilton CARDEN qui bloquait le détroit des Dardanelles où s'étaient réfugiés les croiseurs allemands GOEBEN et BRESLAU. Ces deux croiseurs venaient d'accomplir plusieurs missions surprises en Méditerranée occidentale. Le 3 novembre 1914, avec les cuirassés SUFFREN et VERITE, appuyés de croiseurs anglais, l'amiral GUEPRATTE bombarde une première fois les forts de l'entrée du détroit, en accord avec les anglais. Il essaye ensuite de forcer le passage afin d'atteindre la mer et d'attaquer CONSTANTINOPLE.



Le 18 mars eut lieu l'attaque principale, Guépratte avait sollicité l'honneur de commander l'avant-garde et il le fit avec une folle audace en pénétrant le premier dans le détroit avec deux vieux cuirassés. L'opération fut un échec, trois cuirassés coulés dont deux anglais le SUFFREN, navire amiral, et le GAULOIS furent gravement endommagés, ainsi que plusieurs autres bâtiments. L'amiral anglais John de ROBECK s'adressa aux lords de l'amirauté

en disant : « Splendide, malgré l'âge de ses bâtiments l'escadre française n'est aucunement troublée par ses lourdes pertes, l'Amiral GUEPRATTE l'a conduite au feu avec la plus grande bravoure ». Le forçage du détroit abandonné, une opération combinée « la bataille des cinq plages » fut un succès. En avril 1915, il écrivait : « Je regrette que la République soit si pauvrement représentée dans une opération de guerre aussi belle. Il y a une convenance urgente à nous renforcer par de véritables unités de combat ». Son impétuosité étant taxée de folie à Paris et sa tactique qualifiée d'absurde, on se débarrassa de lui en le nommant Vice - Amiral et préfet maritime de l'arrondissement Algéro-Tunisien à BIZERTE, où il exerça une influence considérable et un rôle important, en particulier pour l'entraînement des troupes SERBES. Après 47 années de service effectif, il se présenta à la députation sur la liste de « Concentration Républicaine Démocratique ». Elu le 16 novembre 1919, il adhéra au groupe de la gauche républicaine démocratique. Il se consacra aux questions intéressant la marine. Il écrivit « A toute nation, il faut un chef. La constitution de 1875 a proclamé irresponsable le Président de la République ! c'est un tort ! Dix ans de présidence, non renouvelable, voilà l'idéal ». C'était bien un visionnaire. Sir Winston CHURCHILL lui écrivait en 1924 : « Pour votre part vous avez fait honneur à une opération de guerre qui aurait changé l'histoire du monde si elle avait été menée avec une résolution égale à la vôtre ».

De BREST à Saint MATHIEU et de Saint MATHIEU au CONQUET

Sa jeunesse ayant été, comme sa vie de marin, nourrie aux embruns

du large, il n'est pas étonnant que ce Brestoït ait aimé, au soir de sa vie, se retrouver le plus souvent possible sur le sentier des douaniers qui longe la côte entre Saint Mathieu et Le Conquet. « Ce sentier que fouette le vent du large, pas un arbre, simplement de maigres fougères et quelques chardons qui s'efforcent de trouver une terre nourricière entre les blocs usés de granit breton. C'est un paysage quasi-éternel qui s'offre aux yeux. De grandes vagues lentes se brisent sur les rochers. Un goéland plane, bercé dans ce ciel de bout du monde où passent de lourds nuages blancs sur un fond de bleu pur. Depuis des millénaires, combien d'hommes sont venus jusqu'à ces rives, contempler et craindre, du haut des falaises, ces mystérieuses routes de la mer où l'on voit parfois se coucher un soleil de feu... »

Le cadre étant planté, sa splendeur, comme son caractère grandiose et poignant étaient tout désignés pour accueillir l'hommage séculaire que la représentation nationale avait souhaité offrir aux marins disparus. C'est donc tout naturellement qu'étant élu député il a pu œuvrer à Paris pour que la décision d'implanter le monument dédié aux marins dis-

parus se situe en Finistère et plus particulièrement à Saint Mathieu. Le mémorial fut la dernière œuvre publique d'une vie bien remplie. Lors de l'inauguration de la grande stèle de 17 mètres aux Marins « Morts pour la France », Monseigneur DUPARC concluait son homélie à la gloire des héros de la guerre maritime en disant : « Nos vieux saints bretons expliqueront aux pèlerins de l'avenir le secret de ce nouveau menhir dressé au bout du monde en l'honneur de nos marins de la grande guerre, près de cet océan tumultueux où leur existence terrestre a sombré, aux confins du ciel infini qui s'est ouvert pour les recevoir. Ils leur raconteront l'inoubliable et véridique épopée en répétant, avec la liturgie, que le sacrifice qui a glorifié nos marins a procuré notre salut ». L'Amiral, pour sa part, répondit sobrement : « Il me plaît de venir saluer ici le beau mausolée dû au ciseau de l'éminent statuaire René GUILLEVIC et honorer à jamais, dans la grande brise du large, la glorieuse mémoire des marins disparus ». Tout était dit, tout était écrit dans le ciel Breton, pour l'éternité.

L'Amiral Guépratte est décédé à Brest le 21 novembre 1939, quelques semaines après la

troisième déclaration de guerre contre l'Allemagne.

A Paris, aux Invalides, si l'Empereur dort d'un sommeil éternel, non loin de lui, au côté des plus grandes gloires de la nation, l'Amiral GUEPRATTE, repose en paix. Quel paradoxe pour cet homme qui aimait passionnément la guerre pour la plus grande gloire de son pays.

La ville du Conquet, pour célébrer la mémoire de ce grand homme, lui a offert cette rue qui conduit le promeneur de la Mairie à cette Ria majestueuse qui s'ouvre sur la Mer d'Iroise et l'infini de l'Océan Atlantique, hommage justement mérité.

René RICHARD

Documents de référence :

L'Amiral GUEPRATTE

Fernand MERLE - Editions de la Cité 1988

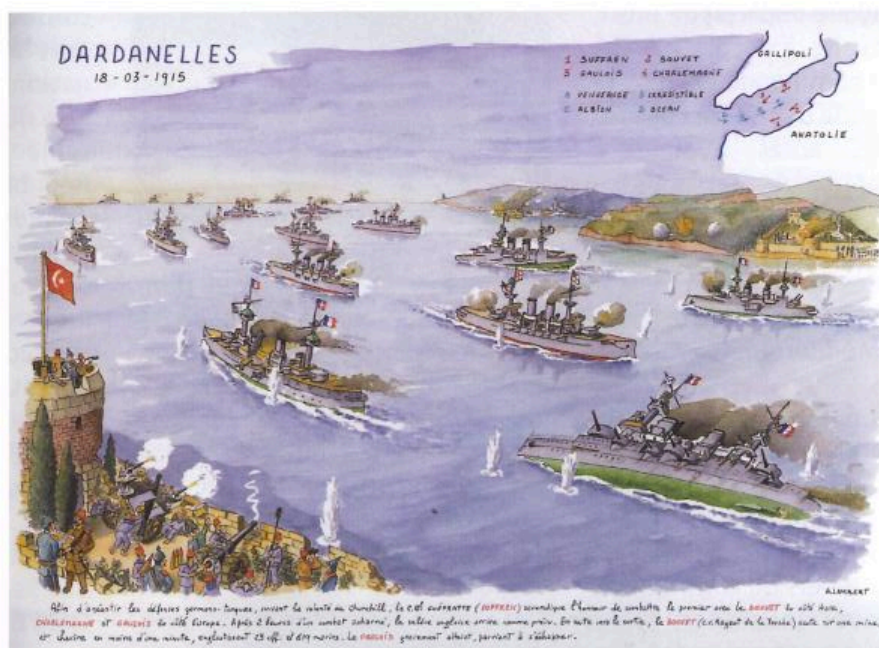
Saint Mathieu de Fine - Terre

Albert LAOT

Association Aux Marins - 2010

Marc BARONNET - Dictionnaire de biographie française - Paris 1985

Jacquette du livre d'Albert LAOT et quatrième de couverture



Aquarelle d'André Lambert, extraite de «Pages d'histoire navale» par Michel Perchoc et Jean-Virgile Fuchs - Ed. du Gerfaut 2004

NAVIGATIONS DANS LES EAUX DE PENN AR BED

Il fut un temps...

Les historiens comme les archéologues s'accordent à penser que le Penn ar bed a été fréquenté par des hommes de mer depuis la plus haute Antiquité.

Peu importe où l'on situe exactement les Cassitérides, dont l'étain permettait la fabrication des armes de bronze. Cette dénomination a sans doute recouvert une large zone productrice de ce métal et notre Penn ar Bed ne peut pas en être exclu. Les auteurs de l'Antiquité n'ont pas mis le pied dans cette région et se sont fiés aux récits anonymes des passeurs, parmi lesquels peut-être seuls Himilcon et Pythéas ont laissé leur nom.

En ce temps là, les bateaux suivaient la côte, passaient les pointes et abordaient aux grèves, au gré des vents et des marées. Naturellement on attend la découverte de vestiges qui, un jour, nous éclaireront sur les bateaux utilisés dans notre région.

Qu'importe de savoir si Porsliogan est vraiment le Portus Stalionacus de Ptolémée. Jamais le fatras des textes, mille fois relus, ne nous fournira de preuve irréfutable. Cependant Ptolémée n'a pas inventé, ni le Cap Goebum, ni que « la pleine mer y est à trois heures ». Entendez qu'au jour de la nouvelle et de la pleine lune, le plein survient trois heures après le passage du soleil (et donc de la lune) au plein sud... Il était bien renseigné. Tout comme le sera le géographe marocain Idrissi, attaché à la cour Normande de Sicile, qui écrit que la ville de Sant-Matha est prospère et que les habitants y font grand commerce.

Du passage des Normands au IX^e et X^e siècles, nous n'avons que les récits apocalyptiques de leurs méfaits, et naturellement partiels, dans lesquels je ne trouve rien sur la navigation sur nos côtes.

Au temps des Croisades, de célèbres pèlerins dont Frédéric d'Allemagne passèrent la Mer de Bretagne pour se rendre en Terre Sainte. Des relations de ces passages, souvent intitulées « *Peregrinatio...* », ont été publiées au siècle passé. Elles dorment dans les bibliothèques mais on en trouve quelques-unes sur Internet. Au fil de ces récits quelques rares informations concernent le passage de la pointe de l'Armorique. En 1096, dès la première croisade, une flotte de croisés aux ordres de **Guynemer de Boulogne** force le passage de Gibraltar³.

En septembre 1097, ce Guynemer de Boulogne participe à la prise de Laodicée.

En 1098, des corsaires anglais, non nommés, auraient aidé les Byzantins dans cette même région. Il est plus que probable qu'ils soient venus par mer et passés par chez nous.

En 1107, une flotte d'Anglais, de Danois et de Flamands with ships they call Busses arrive à Japhet et ses chefs demandent au roi Baudouin leur passage vers Jérusalem⁴.

⁴ *Chronicon Hierosolymitanum, lib. X, in Hakluyt, English voyages t. IV : Je lis : hiher through mightie and large sea, from farre countreys of England,*

Fraders and Denemark.... mais le détail de leur voyage n'y est pas. Au livre IX du même auteur je trouve mention d'un pirate anglais « *Godericus pirata de regno Angliae* », dans les eaux de Jaffa en 1102.

La tradition selon laquelle les reliques de l'apôtre Mathieu furent apportées d'Alexandrie par des marins bretons n'est pas invraisemblable.

De même, les *Pérégrinations des moines de Saint-Mathieu*⁵ que rapporte **Godefroy de Viterbe**, 1120-1191, chapelain du roi Conrad III de Souabe, secrétaire de Frédéric Barberousse, et qu'il certifie avoir lues dans un manuscrit provenant de l'abbaye de Fine Poterne, doivent bien avoir quelque part un substrat nautique⁵.

⁵ *B.N. Ms. (lat.) 17 547. Cf. Actes du Congrès Saint-Mathieu.*

La pointe d'Armorique voyait passer du monde et des navires qui allaient parfois bien loin.

En 1189, partie de Brème le 23 avril, la flotte de Frédéric 1er longe le sud de l'Angleterre, traverse ce que nous appelons La Manche, pour passer la pointe armoricaine avant de se rendre en Gallice et de poursuivre vers l'Orient..



Le texte nous en est parvenu⁶.

⁶ *Naratio itineris navalis ad terram sanctam. in M.G.H. t. V.*

Quellen zur geschichte des kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.

De plus, nous avons sur un manuscrit retraçant cette pérégrination une glose par Adam de Brème, un clerc copiste, qui ajoute des détails précis concernant l'itinéraire, les escales et les distances. Ces informations sont sans doute postérieures à 1183 mais elles témoignent des pratiques nautiques qui se perdent dans la nuit des temps. Ces manières de procéder ne demandent aucun instrument nautique.

« Après avoir embarqué suffisamment d'armes et de vivres sur onze navires de guerre, nous avons quitté Brème à la neuvième heure... Là(en Angleterre), nous avons trouvé quelques renforts; le matin, nous avons quitté l'Angleterre et mis le cap sur la Bretagne. Par vents tantôt faibles tantôt contraires nous avons navigué et le sixième jour, un vent tempétueux a contrarié notre route et nous a poussés vers une île habitée par de pauvres gens, une île que les Français appellent Belle-Ile et les Bretons « Wechele ».

Je remarque qu'à cette époque les navigateurs ne disposaient pas de moyens de se situer en haute mer, autre qu'une très approximative « estime ». Le fait de naviguer en groupe permettait d'augmenter le rayon d'observation de la flotte en répartissant les bateaux sur un front le plus large possible, capable de signaler l'approche d'un danger.

Plus loin la relation précise encore : *« Il faut noter que la route normale à partir de St Mathieu- lieu de Bretagne ayant une pointe qui s'avance dans la mer-n'a pas été suivie; à cause de vents contraires, nous avons navigué en tirant des bords jusqu'à ce que deux commandants nous mènent à La Rochelle ».*

Il souligne là le rôle de l'escale normale de Saint-Mathieu ; sans pour autant entrer dans le détail des nombreux mouillages où cette flotte de nombreux navires s'est éparpillée. Ce texte ainsi que quelques autres de la même époque, lus avec le regard du navigant, sont assez riches d'observations rapportées par des



clercs dont la tâche était de noter le déroulement de l'expédition. On y trouve la mention du feu Saint-Elme, qui était « grand merveille » pour ces gens de l'Intérieur. La mention de feux de signalisation, prescrits en particulier pour quelques traversées faites de nuit, toujours pour navigation de conserve, les nécessités de l'approvisionnement en eau douce, les accidents et pertes de bateaux etc.. L'exploitation des dates de départ et d'arrivée d'escale en escale permet d'apprécier, avec prudence, quelques vitesses de progression. Je note que ces recoupements m'ont permis d'estimer que le groupe de navires pouvait progresser à des vitesses atteignant cinq nœuds.

Ce n'est plus la route antique de l'é-tain, ce n'est pas encore celle du sel et du vin de Bordeaux.

Le régime des marées, conjugué au passage des dépressions atlantiques qui alternent vent de Sud-Ouest et Vent de Nord-Ouest, l'absence d'amers visibles de nuit, l'incapacité pour le navigateur de se situer en ces temps- là hors de la vue de terre, forçaient les bateaux à passer les Raz.

J'ai relevé des cas de passages successifs des raz de Sein et de Saint-Mathieu en une marée. Ce n'était pas et de loin, la règle.

Les bateaux jetaient l'ancre (à Croydon-Crozon, à Bertram-Bertheaume, à Kymenoys-Quémenes, à Sablons-Blancs-Blancs Sablons etc..). Cette immobilisation temporaire forcée

donna tout naturellement lieu à perception de droits spécifiques, devenus les « bris » mais aussi à prestation de divers services, tels que lamanage, déchargement et entreposage en particulier de vins achetés à Bordeaux par des négociants bretons, revendus par la suite, en Flandres en Angleterre ou ailleurs dans le nord de l'Europe.

Le contrôle du Penn ar bed fut, pendant quelques siècles, objet des soins attentifs mais intéressés des dirigeants bretons, français, anglais. En 1296, un incident se produisit à Quemenes (Kymenoys) entre équipages Normands (dépendant du Roi de France) et Bayonnais (dépendant du Roi d'Angleterre), à propos de qui prendrait de l'eau le premier au puits. Il y eut mort d'hommes; de rétorsion en représailles, la Manche s'enflamma Ce fut le début d'un conflit séculaire entre les deux couronnes, de la grande tourmente des guerres de cent ans.

Parmi ces marchands notables du Conquet, j'ai relevé une famille du patronyme Bernard dont les membres résidaient à Bordeaux, au Conquet, à Bruges et en Angleterre. L'un d'eux résidait à Lochrist (probablement en face du cimetière et place de l'ancienne l'église) Sa déclaration de perte faite devant Mr de Lezonnet après le débarquement anglais de 1558 est la plus importante en valeur, bateaux, maisons et vins brûlés et pillés de tout le canton.

La rue Bernard est la première nommée dans les « Minus », aveux de pro-

priété à destination fiscale, conservés à l'ancienne Chambre des comptes du Duché de Bretagne à Nantes. Ces premières mentions d'Hostels situés au terroir de Rue Bernard datent de la fin du XV^e siècle.

Ce routier flamand du XVI^e siècle donne une idée des méthodes de navigations employées dans les temps anciens. On y voit la pointe de Bretagne représentée selon un itinéraire linéaire. En bas Penmarc'h puis en remontant le ras de Sein, l'île de Sein et sa chaussée la baie de Brest à droite la pointe Saint Mathieu, le chenal du four avec à gauche Ouessant et les îles Quemenes et Molène puis en haut le Four et l'île de Batz. On remarquera l'absence de notation directionnelle précise. Par contre les amers, clochers, moulins roches sont soigneusement notés et commentés. C'était le chemin normal lorsqu'on venait de Bordeaux à Londres. Publié par J. Dénucé et F. Gernez, Anvers, 1936. ex bibliothèque communale d'Anvers n° B 29166. Col. de l'auteur.

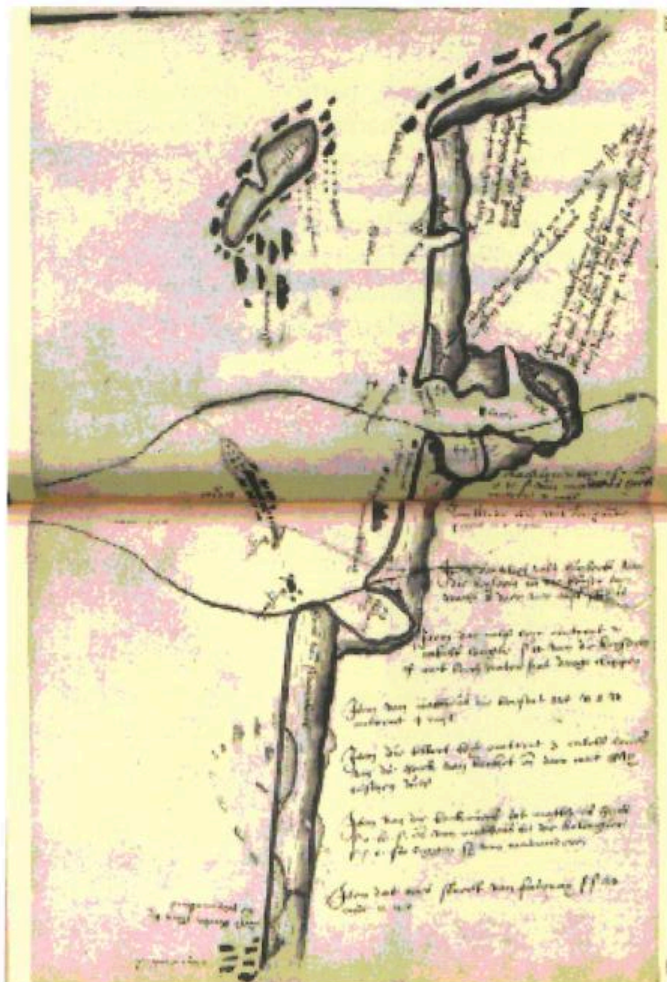
L'introduction des nouvelles connaissances et des nouveaux instruments de navigation à partir du XVI^e siècle, permettant un navigation

hors de vue de terre, eût pour effet d'affranchir les navigateurs de la nécessité de poser l'ancre entre Penmarch et l'île de Batz et par conséquent de payer les taxes correspondantes.

Toute la vie commerciale et sociale du Penn ar Bed en subit la conséquence.

Cependant de nombreux caboteurs continuèrent à emprunter les Raz. Les Brefs de mer avaient cessé d'être perçus après la réunion de la Bretagne à la couronne de France.

La région fut encore agitée par les guerres de Religion et de la Ligue. C'est à cette époque qu'un marin cartographe que je pense d'origine Flamande, Guillaume Brouscon, probablement poursuivi par les polices de Philippe II d'Espagne, trouva refuge chez nous, où il subsista de la vente de calendriers nautiques. Quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous principalement en Grande Bretagne où l'un d'eux, conservé à la Bibliothèque Bodléienne, appartient à Samuel Pepys, Lord de l'Amirauté, et porte la signature F. Drak. Un exemplaire probablement pillé lors du sac du Conquet en 1558.



Rose de marée d'après G. Brouscon, (au Conquet) 1543. Huntington library San Marino Californie H.M. 46 @.

La tradition initiée par G. Brouscon fut poursuivie par les Troadec. Catherine Troadec «faiseuse de cartes» assista Dom Michel le Nobletz dans la mise en forme des Taolennou qui sont montrés dans la chapelle de la Rue Dom Michel. Le développement des arts, tant de la navigation que de la construction navale et la prégnance d'un conflit séculaire entre France et Angleterre, conduisirent les pouvoirs publics à développer la place de Brest.

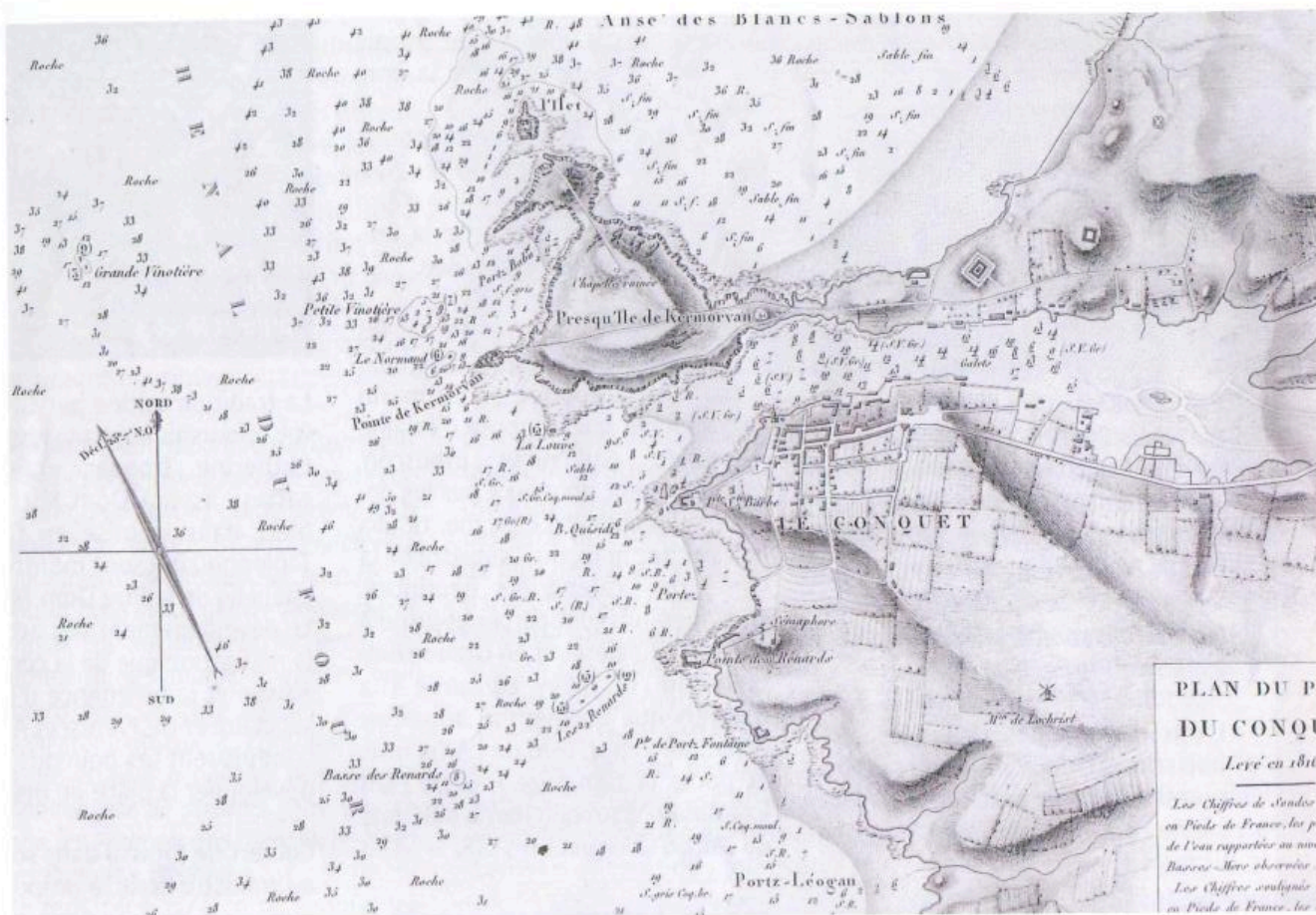
Colbert de Croissy dans son rapport au ministre écrit à propos du Conquet « C'est un bourg » et il énumère quelques barques. Quelques familles conquétoises se convertirent au commerce au service de la Marine à Brest. Quelques corsaires furent armés pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Le port et le commerce se replièrent sur la pêche côtière qui paya un tribut sévère lors du blocus anglais de l'Iroise pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il fallut attendre l'arrivée de nouveaux modes de capture importés par des pêcheurs originaires de Côtes du Nord, pour redonner une activité notable au port du Conquet qui subit à nouveau les rigueurs pendant les deux conflits mondiaux.

De l'antiquité à nos jours, la grand'route de la mer s'est déplacée vers le large de la côte jusqu'à ce qu'on ne voie plus les grands navires, sauf ceux qui rentrent à Brest.

Hubert Michea

TOUL AR BLANTOC UN ABRI NATUREL DISPARU



Le port du CONQUET n'a pas toujours présenté son aspect actuel, fruit du travail des hommes et des périodes de constructions successives.

Si quelques cales dispersées entre Saint-Christophe et le Drellach ont existé depuis des temps fort anciens, les aménagements des quais furent, pour l'essentiel, construits au 19^e siècle.

Cale du Drellach, puis, dans les années 1870, digue Saint-Christophe, l'avant-port ne connaissant son évolution qu'au 20^e siècle.

Auparavant, le port du CONQUET présentait aux navires son aspect naturel d'origine.

Aussi, bien que l'activité maritime, cabotage, pêche, voire constructions navales, soit multi centenaire, les équipements techniques sont-ils récents.

De ce fait, le port de CONQUET a longtemps souffert d'une réputation d'accès difficile.

Exposé aux vents d'ouest, particulièrement sensible aux marées, le CONQUET n'en disposait pas moins de zones d'abris naturels.

Ainsi, avant les constructions des usines de Poul Cong, existait-il une anse protégée qui fut comblée par les fondateurs des industries d'iode du 19^e siècle.

A cette époque et jusqu'à la seconde guerre mondiale, existait au niveau du Croaë un abri naturel singulier dénommé « Toul ar Blantoc »

A cet endroit, la hauteur d'eau demeurait constante même en basse mer, permettant aux navires de s'y abriter dans des conditions de sécurité maximale.

Ce lieu singulier était la conséquence de l'existence d'épis de galets, de volume considérable, offrant un phénomène de digue partielle naturelle.

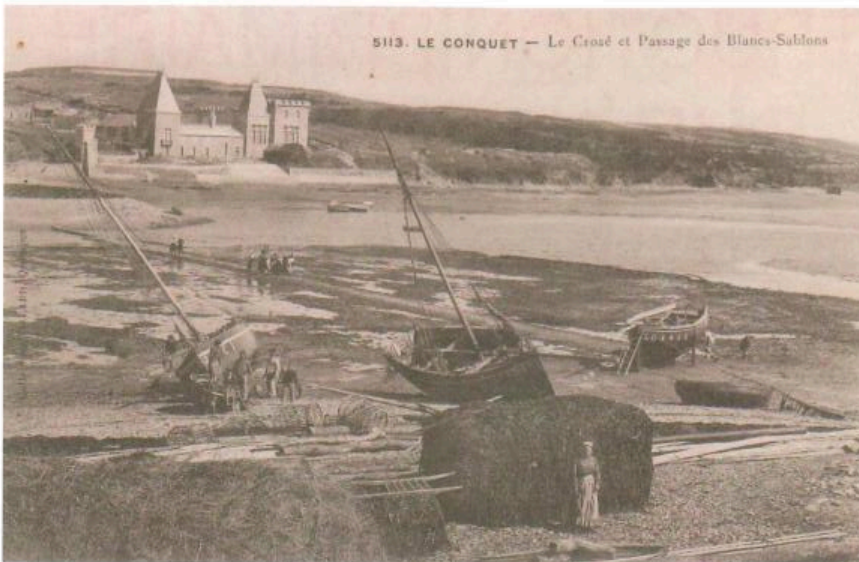
En 1876, Monsieur MENGIN, ingénieur des Ponts et Chaussées,

décrit ainsi le « Toul ar Blantoc » : « à peu de distance en amont de ce dernier point (les cales du Drellach), l'anse est barrée par deux épis naturels de galets, laissant entre eux un étroit chenal conduisant à une fosse circulaire où il reste toujours à basse mer deux à trois mètres d'eau et qui sert de station d'hivernage aux petits navires désarmés. Cette espèce d'arrière port s'appelle « Toul ar Blantoc ».

Les épis de galets, dénommés « Ar Villioc », étaient si importants que des fours à goémon y furent installés par les usines voisines.

Le courant passait vivement entre les deux épis, provoquant à quelques dizaines de mètres en amont la création de la fosse de « Toul ar Blantoc » où des navires à tirant d'eau respectable pouvaient venir soit s'abriter, soit encore hiverner.

A la zone la plus étroite, se trouvait l'accès du passeur permettant de



joindre la rive sud à la rive nord, le CONQUET à la Presqu'île de KERMORVAN.

Bien des témoins de cette époque sont encore parmi nous.

Leurs témoignages confirment les descriptions antérieures établies par les Ponts et Chaussées

Ainsi, François LE BRIS, qui débuta la pêche en 1938 sur un cotre de 6 mètres à peine, l'« HASTA BUAN », se souvient-il précisément de cette période et de ces lieux.

Derrière le sillon de galets, les bateaux venaient se protéger dans le « Toul ar Blantoc » essentiellement par mauvais temps

Si l'abri était confortable, il était cependant d'une surface limitée.

La fosse circulaire et profonde ne pouvait guère abriter plus de 4 à 5 navires.

Encore, fallait-il veiller à disposer d'un bon mouillage afin d'éviter tout ripage sur les fonds.

Sous ces réserves, le séjour au « Toul ar Blantoc » était nécessairement paisible.

A cette époque, les bateaux Kerhores qui s'aventuraient quelquefois hors de la rade de BREST jusqu'au CONQUET venaient jusqu'au « Toul ar Blantoc » profiter de ses conditions de sécurité exceptionnelles.

Ils pouvaient alors cabaner suivant leur usage particulier, dormant sous leurs voiles aménagées en tente posée sur les espars suivant leurs traditions singulières.

Avant de « cabaner » ainsi, ces voyageurs singuliers avaient l'habitude de lancer quelques coups de

sennes, pêchant sur le « Toul ar Blantoc » lui-même, plies et carrelets, nombreux à cette époque.

La seconde guerre mondiale mit fin à cette particularité du port.

En effet, les constructions de blockhaus du Mur de l'Atlantique nécessitaient l'utilisation de nombreux galets et matériaux divers.

Les sillons de galets du « Villioc » furent donc exploités par les allemands de façon si intensive qu'ils disparurent en fort peu de temps.

Un petit chemin de fer avait été installé pour la circulation de wagonnets sur la presqu'île, la gare étant placée à TREBABU, près de l'actuel relais.

En quelques temps, les galets disparurent, avec eux les sillons et leurs fours à goémon.

En peu de temps, les fonds sablonneux comblèrent le « Toul ar Blantoc ».

C'est ainsi que disparut cet original abri naturel.

Il convenait cependant de joindre LE CONQUET à l'ENEZ CONQ, surnom de la Presqu'île de KERMORVAN. Une première passerelle de bois fut installée par les allemands après la destruction des sillons.

Quelques années après la guerre, la passerelle de bois fut remplacée par celle que vous connaissez aujourd'hui.

Ainsi, la physionomie du port évolua-t-elle au gré des activités humaines et de leurs besoins du moment.

L'activité constante depuis des siècles est la pêche, toujours présente, élément essentiel de la vie et de la notoriété du CONQUET.

En 1877, la pêche employait 25 bateaux montés par 75 hommes.

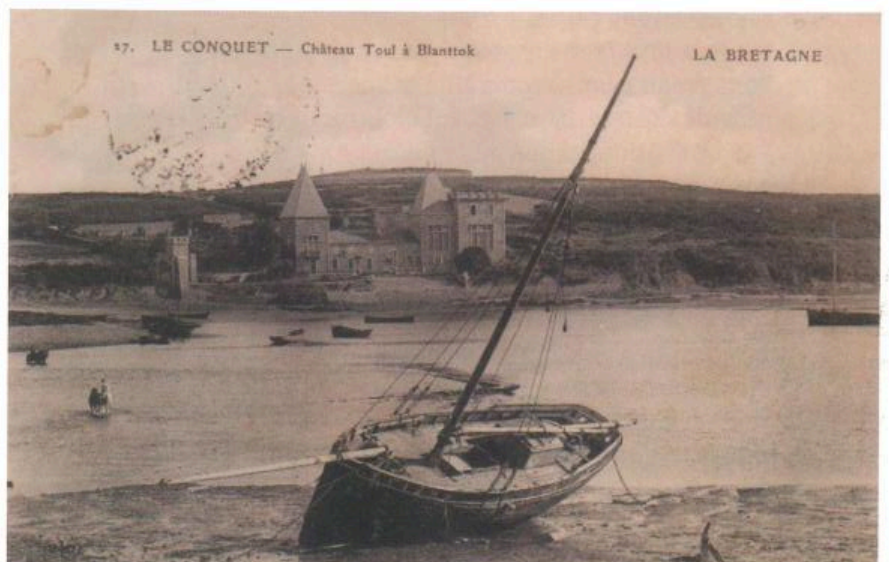
Ils sont désormais plus du double, armant une trentaine de navires.

Dépourvu aujourd'hui d'abri naturel, il appartient au port du CONQUET de s'équiper pour tenir compte de l'ensemble des nouvelles contraintes humaines, techniques et environnementales nécessaires à la pérennité de cette activité essentielle.

Ph. BAZIRE

BIBLIOGRAPHIE :

- Port du CONQUET, notice par Monsieur MENGIN, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, 1877
- Articles J.P.CLOCHON (site internet)
- Témoignage de F.LE BRIS.



L'INSTRUCTION PRIMAIRE PUBLIQUE AU CONQUET.

La création d'une école au Conquet résulte d'un arrêté préfectoral du 27 ventôse an XII (1804), le maire est Jean Marie Le Guerrannic. L'instituteur, se nomme Guillaume Largouarc'h, originaire de Lesneven et marié à une conquétoise Marie-Françoise Quéouron. Ancien membre du « comité révolutionnaire et populaire » du Conquet, ancien juge de paix, il n'a pas que des amis dans la ville. Le local qui sert d'école se trouve dans la rue Bernard, (actuelle rue Pasteur), dans une maison appartenant à la veuve Cornec. Autour de 1822, il est fait mention d'un sieur Thousin instituteur au Conquet, deux ans plus tard, l'instituteur se nomme Soliman. En décembre 1829, lui arrive une collègue, Marie-Catherine Le Goff-Potin, épouse Clément, fraîchement brevetée, elle va tenir la première classe de filles.

Les élèves se distinguent en « payants » et « gratuits », ces derniers sont les enfants de familles dites indigentes.

Soliman meurt brusquement le 6 août 1832, son remplaçant Jean Marie Théven est originaire de Guiclan.

Acquérir une maison d'école digne de ce nom est une priorité municipale depuis quelques années, mais faute d'argent, ça traîne. Enfin en novembre 1834, le maire peut écrire au sous-préfet que la commune a acquis des demoiselles Trébaol, pour 750 francs, une maison de 11 mètres sur 7. La salle de classe, éclairée au sud par trois fenêtres, est au rez-de-chaussée et le premier étage est aménagé en logement pour l'instituteur et sa famille. L'affaire conclue à bas prix, se révèle vite mauvaise. La charpente vétuste et faible menace ruine, quelques mois plus tard la tempête fait des brèches considérables à la couverture du toit, qui est bientôt hors d'usage ainsi que le plancher du grenier. La commune

doit louer une chambre à des particuliers pour y continuer l'enseignement.

Mai 1837, l'architecte de l'arrondissement Jugelet, mécontent fait arrêter les travaux de réparations sur l'école, l'entrepreneur a mal fixé les lucarnes, et les ardoises ne sont tenues que par une pointe au lieu de deux, ce qui dans un lieu aussi exposé au vent n'est pas convenable.

Comité local d'instruction primaire, comité de surveillance

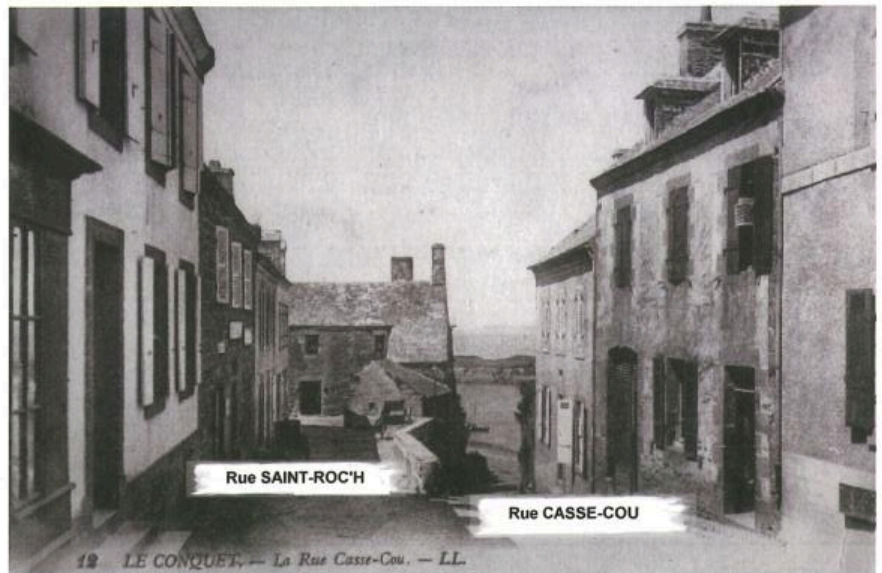
Les instituteurs et institutrices sont en permanence sous la surveillance du « comité local d'instruction primaire » qui se compose d'un petit nombre d'élus et de notables.

Par exemple en 1844 on y trouve le maire, Jean-Marie Le Guerrannic (fils), Jean Marie Le Guerrannic (père), marchand de vin, armateur et propriétaire, Quiviger, recteur, Le Vessel, juge de paix, Descormiers, capitaine de douanes, Bérubé, percepteur et Marchand, lieutenant de vaisseau en retraite.

Ses attributions : il vérifie la concordance entre les besoins de l'école et la somme attribuée pour son fonctionnement par le budget communal, il fixe la date des vacances scolaires, il inspecte les classes, tant

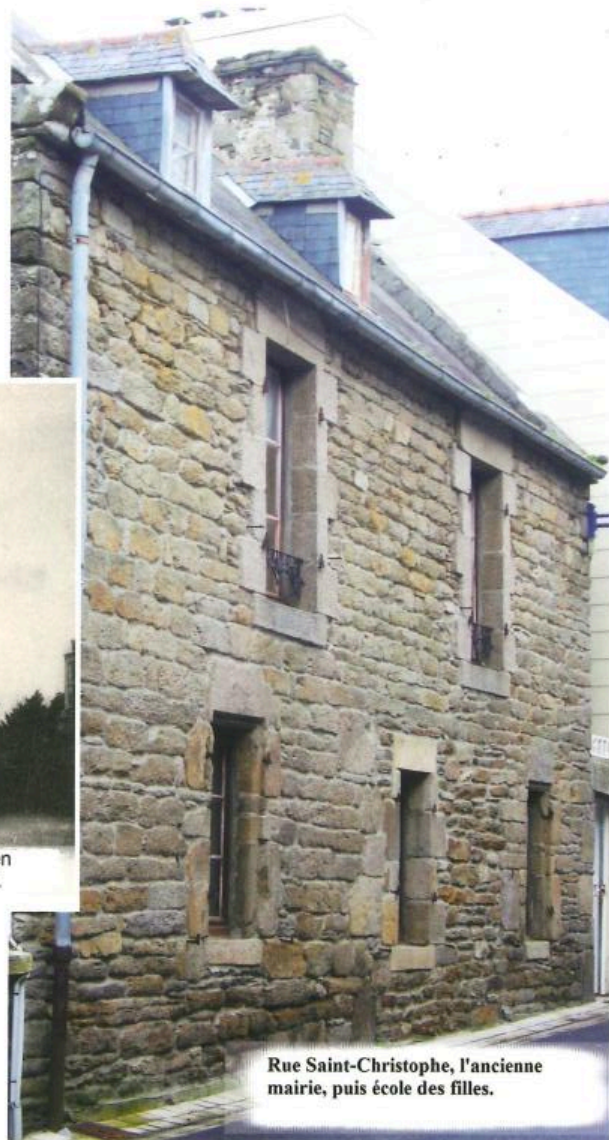
sur le contenu de l'enseignement que sur la tenue des locaux, il rend compte au sous-préfet. En fait il se mêle de tout. A tour de rôle chacun de ses membres a son mois d'astreinte. On peut lire ce genre de rapport : « L'instituteur a acquitté ses devoirs avec exactitude, mais a montré un peu de nonchalance, il jouit d'une bonne considération. La direction laisse à désirer, l'instituteur ne semble pas comprendre la nécessité d'une méthode régulière qui permette aux élèves de suivre séparément les cours. Certains s'occupent de lecture, d'autres d'écriture ou de calcul, de sorte que tout est confondu, et que la surveillance du moniteur est paralysée... etc... »

Les relations Théven - municipalité se gâtent et tournent rapidement au conflit quand le premier mars 1846, le président apprend au comité que l'instituteur communal vient de prendre un commerce de vins et invite ses collègues à délibérer sur la compatibilité qui peut exister entre la fonction d'instituteur et celle de commerçant. La place me manque ici pour raconter par le menu le harcèlement dont a été victime Théven, jusqu'à sa démission forcée. (*Les Le Guerrannic, marchands de vin ne pouvaient supporter un concurrent ...*).





Le bâtiment "école publique" porte en façade les plaques de la "donation".



Rue Saint-Christophe, l'ancienne mairie, puis école des filles.

Le 27 janvier 1848, le maire se présente rue Saint-Roc'h au domicile de l'instituteur révoqué, lui donne copie du procès-verbal d'inventaire du mobilier et du matériel scolaire et se fait remettre les clés en sa possession.

Pierre Alexandre François Poulauouec, succède à Théven jusqu'en août 1851, Victor Joseph Follet prendra sa suite.

En 1861, le plancher de la salle de classe de l'école communale des garçons est à cinquante centimètres au dessous de la rue, ce qui engendre une humidité permanente. La lumière y est faible, les enfants n'y voient rien l'hiver cependant 64 garçons viennent se grouper chaque jour dans ce réduit obscur. L'école des filles disparaît vers la fin de

l'Empire ou au début de la 3e République, au prétexte qu'elle n'avait pas assez d'élèves.

Enfin une « vraie » école ! Frédéric Tissier, républicain convaincu, fait construire à ses frais un bâtiment « scolaire », inauguré le 1er septembre 1878, quelques semaines avant sa mort. L'acte de donation à la municipalité précise que « l'école restera laïque à perpétuité... en cas que la direction de l'école viendrait à être changée, monsieur Tissier ou ses ayants-droits pourront à leur choix réclamer la restitution des immeubles qui font l'objet de la donation ou le paiement de 30 000 francs valeur estimative du bien ».

Les années passent, l'école des filles, rétablie en 1883, se trouve maintenant logée dans l'ancienne mairie,

5 rue Saint-Christophe. Lorsque vers 1928, une salle se libère dans l'école des garçons par suite de la diminution des effectifs, les filles s'y installent. Depuis l'école primaire publique, mixte, n'a pas quitté son local de la rue Kerdacon, (devenue rue de Verdun). Lorsque monsieur Coloignier, instituteur libère son logement de fonction, rue Saint-Christophe en 1937-38, la municipalité vend l'immeuble.

Court extrait de « L'école publique au Conquet ». JP Clochon/ 1995.

LE CONQUET, COMMUNE FLEURIE



Lundi 22 novembre, dans les locaux du Conseil Général du Finistère, a eu lieu la remise des prix du concours départemental des Villes et Villages fleuris. C'est avec fierté et une certaine émotion que les deux représentants du Conquet, Yann Lagadec, responsable technique, et Marcel Quellec, adjoint, ont reçu le trophée concrétisant la première place dans la catégorie des villes de 1001 à 3500 habitants. Il faut dire que la compétition était rude; en effet, pas moins de quatorze communes ont concouru. Cette concurrence donne encore plus de valeur au prix obtenu par Le Conquet. Un prix qui est l'aboutissement d'un travail d'équipe et qui doit beaucoup à Jean Hobé récemment décédé. Durant de nombreuses années, tant qu'il en a eu la force, il a fleuri de nombreux endroits de la commune et en particulier le

secteur de Portez. Par décision du conseil municipal du 5 octobre, le belvédère de la Corniche Beg al Louarn s'appellera désormais : « Promenade Jean Hobé ».

Nantie d'une distinction départementale, la commune peut maintenant poser sa candidature pour l'attribution d'une « 1ère fleur » dès 2011. Un jury, régional cette fois, viendra en juillet juger de la qualité du fleurissement. Le label « Villes et villages fleuris », auquel on peut raisonnablement prétendre, contribuera sans aucun doute à accroître la notoriété du Conquet, mais pour l'obtenir, il ne faut pas se reposer sur ses lauriers !

Employés municipaux et élus vont se mettre dès à présent au travail. Les lieux qui ont été appréciés par le jury départemental recevront à

nouveau leurs lots de fleurs et de plants, d'autres feront l'objet de nouvelles attentions et tout cela en respectant les exigences d'un développement durable. C'est ainsi que les produits phytosanitaires seront laissés de côté autant que faire se peut.

Si l'obtention d'un label est avant tout une affaire municipale, il va de soi que, lorsqu'il s'agit de fleurissement, l'investissement des particuliers peut être d'un grand secours. Quelques fleurs sur les talus, des jardinières sur les murets ou les rebords des fenêtres, rien n'est de trop pour le plaisir des yeux. Et comme la première impression conditionne toutes les autres, les entrées de ville seront particulièrement soignées. Une étude est en cours pour aménager le vaste espace qui va du carrefour de Kerjean jusqu'à La Résidence. La ria et ses glazennou, les nombreuses espèces d'oiseaux qui y vivent toute l'année ou momentanément, les pins qui bordent les rives, le panorama est naturellement magnifique. Il faut absolument préserver tous ces dons de la nature et faire surtout en sorte que le terrain vague qui jouxte le lavoir de Prat ar c'halvez soit aménagé de manière à former un ensemble harmonieux. Là comme ailleurs, le simple ne sera pas nécessairement l'ennemi du beau !

Nous nous félicitons d'avoir un cadre de vie de qualité ; travaillons tous ensemble à sa préservation et mieux encore à son embellissement.

BRÈVES DE CULTURE

Quand un saint de l'église paroissiale perd sa tête, c'est l'auréole des élus qui prend un coup! Il faut parfois la redorer... La tête de St Jean qui se morfondait dans la salle d'archives de la mairie a fait son apparition au-dessus du porche de l'église; la statue de l'évangéliste forme désormais un bel ensemble avec le Christ aux liens et la Vierge (ou St Mathieu).

Cette restauration donne l'occasion de rappeler le patrimoine religieux classé. En voici la liste établie,

d'après des recherches menées par Jean-Pierre Clochon :

- Le tombeau de Dom Michel, classé le 10 novembre 1906
- Les trois statues du porche datant du XVème le 4 décembre 1914
- Le vitrail de la Passion (XVIème) le 22 avril 1938.

Le dossier de demande de classement des vitraux de Dom Michel sera examiné mi-janvier par la DRAC, Direction Régionale des Affaires Culturelles. On peut décem-

ment espérer une réponse positive. Et comme on parle de Dom Michel, signalons que la restauration de la chapelle sera mise à l'étude et entreprise si possible dès 2011.

Sur le plan culturel, il convient aussi d'annoncer la naissance d'une nouvelle association, un groupe de chants de marins qui a pris pour nom : « Les Gabiers du Drellach ». Bon vent aux gabiers qui vont porter haut et loin les couleurs du Conquet.



Photo : J.-P. Clochon

NEDELEG BREIZH

Nedeleg Breizh

A greiz ma oan sioul-bras o lenn,
 Ma levr ganin war ma barlenn,
 Setu'm'eus klevet, en noz don,
 Kleier o son ! (o seniñ)
 Kleier bras ha kleier bihan
 A lavare holl, dre o c'han :
 « Dastum da levr ha sav buan !
 Sav alese, deus war on lerc'h,
 A-dreuz an noz, a-dreuz an erc'h,
 Da gaout an amzeriou da zont
 Du-hont, du-hont ;
 Echu eo ar bloavezhioù kri(z) :
 An oabl a ya da zigeri,
 Nedeleg Breizh a zo arri (erru)
 'Vel mesaerien Galile,
 Sell, emañ Breizh war vale,
 Ur steredenn o-deus gwelet,
 Hag ez int aet !
 Aet int da heul ar c'houlouennn,
 Ganto kelou, kelou laouen,
 Oa adganet Spered o Gouenn
 Ha setu perag 'maonp o son,
 Kleier Treger, kleier Leon,
 Kleier Gwened, kleier Kerneo,
 Selaou ha kleo ! (klev) !
 Nedeleg Breizh a zo fenez
 Deus hag e weli o renoz,
 Breizh nevez war daoulin Breizh kozh ! »

Kleier, mar'd eo gwir, bennoz !

Anatol Ar Bras

Rêver un soir de Noël, quoi de plus naturel ! Délaissant l'Ankou et sa faux meutrière, Anatole Le Braz, dans un poème dont les rimes rappellent le tintement des cloches, exprime l'espoir d'une renaissance de l'âme bretonne ou tout au moins d'une transmission de celle-ci d'une génération à l'autre.

Dalc'homp sonj eus an amzer tremenet ha sellomp gant fiziañs war-zu an amzer da zont.
 Souvenons-nous du passé et regardons avec confiance vers l'avenir.

Marcel Quéllec

Le Noël de la Bretagne

Au cœur d'un grand silence, je lisais,
 Mon livre posé sur mes genoux,
 Et voici que j'ai entendu dans la nuit profonde,
 Les cloches sonner à la ronde !
 Grosses cloches et petites cloches
 Toutes dans leur chant disaient :
 « Ramasse ton livre et lève-toi vite !
 Lève-toi de là, viens à notre suite,
 Dans la nuit, dans la neige,
 A la rencontre des temps à venir
 Là-bas, là-bas.
 Finies les années pénibles :
 Le ciel va bientôt s'ouvrir,
 Le Noël de la Bretagne est arrivé !
 Comme les bergers de Galilée,
 Regarde, la Bretagne s'est mise en marche,
 Ils ont vu une étoile,
 Et ils sont allés !
 Ils sont allés vers la lumière,
 Porteurs de nouvelles, de joyeuses nouvelles,
 Pour l'Esprit de leur Race, la renaissance.
 Voilà pourquoi nous sonnons,
 Cloches du Trégor, cloches du Léon,
 Cloches du Vannetais, cloches de Cornouaille,
 Ecoute et entends !
 C'est le Noël de la Bretagne cette nuit,
 Viens et tu verras reposer,
 La nouvelle Bretagne sur les genoux
 De la Bretagne ancestrale ! »

Cloches, si c'est vrai, merci !





